

doit être froid à l'auberge de la Cloche, et vos plats qui fument sur leurs réchauds m'ont déjà donné plus d'une distraction. D'ailleurs, voilà des flûtes de verre jaunâtre sur lesquelles Fougas ne sera pas fâché de jouer un air."

La respectable Catherine fit ajouter un couvert et commanda à Berbel d'aller se mettre au lit. Le colonel plia en huit le million du père Meiser, l'enveloppa soigneusement dans un paquet de billets de banque et serra le tout dans ce petit carnet que sa chère Clémentine lui avait envoyé. Onze heures sonnaient à la pendule.

A onze heures et demie, Fougas commença à voir le monde en rose. Il loua hautement le vin du Rhin et remercia les Meiser de leur hospitalité. A minuit, il leur rendit son estime. A minuit un quart, il les embrassa. A minuit et demi, il fit l'éloge de l'illustre Jean Meiser, son bienfaiteur et son ami. Lorsqu'il apprit que Jean Meiser était mort dans cette maison, il versa un torrent de larmes. A une heure moins un quart, il entra dans la voie des confidences, parla de son fils qu'il allait rendre heureux, de sa fiancée qui l'attendait. Vers une heure, il goûta d'un célèbre vin de Porto que Mme Meiser était allée chercher elle-même à la cave. A une heure et demie, sa langue s'épaissit, ses yeux se voilèrent, il lutta quelque temps contre l'ivresse et le sommeil, annonça qu'il allait raconter la campagne de Russie, murmura le nom de l'Empereur, et glissa sous la table.

"Tu me croiras si tu veux, dit Mme Meiser à son mari, ce n'est pas un homme qui est entré dans notre maison, c'est le diable !

—Le diable !

—Sans cela, t'aurais-je conseillé de lui donner un million ? J'ai entendu une voix qui me disait : "Si vous n'obéissez à l'envoyé des enfers, vous mourrez cette nuit l'un et l'autre." C'est alors que je l'ai appelé dans l'escalier. Ah ! si nous avions eu affaire à un homme, je t'aurais dit de plaider jusqu'à notre dernier sou.

—A la bonne heure ! Eh bien ! te moqueras-tu encore de mes visions ?

—Pardonne-moi, mon Claus, j'étais folle !

—Et moi qui avait fini par le croire ?

—Pauvre innocent ! tu croyais peut-être aussi que c'était M. le colonel Fougas !

—Dame !

—Comme s'il était possible de ressusciter un homme ! C'est un démon, te dis-je, qui a pris les traits du colonel pour nous voler notre argent !

—Qu'est-ce que les démons peuvent faire avec de l'argent ?

—Tiens ! ils construisent des cathédrales !

—Mais à quoi reconnaît-on le diable quand il est déguisé ?

—D'abord à son pied fourchu, mais il met des bottes, en suite à son oreille raccommodée.

—Bah ! Et pourquoi ?

—Parce que le diable a l'oreille pointue, et que, pour la faire ronde, il faut la recouper."

Meiser se pencha sous la table et poussa un cri d'épouvante.

"C'est bien le diable ! dit-il. Mais comment s'est-il laissé endormir ?

—Tu n'as donc pas vu qu'en remontant de la cave j'ai passé par ma chambre ? J'ai mis une goutte d'eau bénite dans le vin de Porto : charme contre charme ! et il est tombé.

—Voilà qui va bien. Mais qu'est-ce que nous en ferons, maintenant qu'il est en notre pouvoir ?

—Qu'est-ce qu'on fait des démons, dans les Ecritures ? Le Seigneur les jette à la mer.

—La mer est loin de chez nous.

—Mais, grand enfant ! le puits public est tout près !

—Et que va-t-on dire demain quand on trouvera son corps ?

—On ne trouvera rien du tout, et même ce papier qu'il nous a signé sera changé en feuille sèche."

Dix minutes plus tard, M. et Mme Meiser ballottaient quelque chose de lourd au-dessus du puits public, et dame Catherine murmurait à demi-voix l'incantation suivante :

"Démon, fils de l'enfer, sois maudit !

"Démon, fils de l'enfer, sois précipité !

"Démon, fils de l'enfer, retourne dans l'enfer !"

Un bruit sourd, le bruit d'un corps qui tombe à l'eau, termina la cérémonie, et les deux conjoints rentrèrent chez eux, avec la satisfaction qui suit toujours un devoir accompli. Nicolas disait en lui-même :

"Je ne la croyais pas si crédule !

—Je ne le savais pas si naïf !" pensait la digne Kettle, épouse légitime de Claus.

Ils dormirent du sommeil de l'innocence. Ah ! que leurs oreillers leur auraient semblé moins doux si Fougas était rentré chez lui avec le million !

A dix heures du matin, comme ils prenaient leur café au lait avec des petits pains au beurre, le gouverneur de la Banque entra chez eux et leur dit :

"Je vous remercie d'avoir accepté une traite sur Paris au lieu du million en argent, et sans prime. Ce jeune Français que vous nous avez envoyé est un peu brusque, mais bien gai et bon enfant."

## V

LE COLONEL CHERCHE A SE DÉBARRASSER D'UN MILLION QUI LE GÊNE.

Fougas avait quitté Paris pour Berlin le lendemain de son audience. Il mit trois jours à faire la route, car il s'arrêta quelque temps à Nancy. Le maréchal lui avait donné une lettre de recommandation pour le préfet de la Meurthe, qui le reçut fort bien et promit de l'aider dans ses recherches. Malheureusement, la maison où il avait aimé Clémentine Pichon n'existait plus. La municipalité l'avait démolie vers 1827, en percant une rue. Il est certain que les édiles n'avaient pas abattu la famille avec la maison, mais une nouvelle difficulté surgit tout à coup : le nom de Pichon surabondait dans la banlieue et dans le département. Entre cette multitude de Pichon, Fougas ne savait à qui sauter au cou. De guerre lasse et pressé de courir sur le chemin de la fortune, il laissa une note au commissaire de police :

"Rechercher, sur les registres de l'Etat civil et ailleurs, une jeune fille appelée Clémentine Pichon. Elle avait dix-huit ans en 1813, ses parents tenaient une pension pour les officiers. Si elle vit, trouver son adresse ; si elle est morte, s'enquérir de ses héritiers. Le bonheur d'un père en dépend !"

En arrivant à Berlin, le colonel apprit que sa réputation l'avait précédé. La note du ministre de la guerre avait été transmise au gouvernement prussien par la légation de France : Léon Renault, dans sa douleur, avait trouvé le temps d'écrire un mot au docteur Hirtz ; les journaux commençaient à parler et les sociétés savantes à s'émeouvoir. Le Prince Régent ne dédaigna pas d'interroger son médecin : l'Allemagne est un pays bizarre où la science intéresse les princes eux-mêmes.

Fougas, qui avait lu la lettre du docteur Hirtz annexée au testament de M. Meiser, pensa qu'il devait quelques remerciements au bonhomme. Il lui fit une visite et l'embrassa en l'appelant oracle d'Epidaure. Le docteur s'empara de lui, fit prendre ses bagages à l'hôtel, et lui donna la meilleure chambre de sa maison. Jusqu'au 29 du mois, le colonel fut choyé comme un ami et exhibé comme un phénomène. Sept photographes se disputèrent un homme si précieux : les villes de Grèce n'ont rien fait de plus pour notre pauvre vieil Homère. S. A. R. le Prince Régent voulut le voir en personne naturelle, et pria M. Hirtz de l'amener au palais. Fougas se fit un peu tirer l'oreille : il prétendait qu'un soldat ne doit pas frayer avec l'ennemi, et se croyait encore en 1813.

Le prince est un militaire distingué, qui a commandé en personne au fameux siège de Rastadt. Il prit plaisir à la conversation de Fougas ; l'héroïque naïveté de ce jeune grognard le ravit. Il lui fit de grands compliments et lui dit que l'empereur, des Français était bien heureux d'avoir autour de lui des officiers de ce mérite.